

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

JOURNAL,
Rue du 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX
de

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 26 — Bataille du Fort Saint Elme (Belgique) par le général Souham (1794).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU 25 MAI, N^o. 67.

MONTEVIDEO.

JOURNÉE DE JEUDI.

Nous reproduisons le discours officiel qui nous a été distribué jeudi par l'ordre de M. le ministre de la guerre. Nous aimons mieux toutefois ces paroles entrecoupées qui s'échappaient de son cœur avec l'énergie d'un patriotisme ardent.

Don Melchor Pacheco y Obes a parfaitement parlé comme ministre, comme homme et comme poète; tous l'ont senti; tous s'en souviendront.

Quant aux motifs qui ont ajourné la cérémonie, j'ai hésité, avant d'aborder franchement la question, comme je vis le faire, s'il ne valait pas mieux garder le silence. Je crois que ce serait manquer à mes devoirs de publiciste.

Pour les louanges adressées à M. le ministre de la guerre, je ne suis que l'écho de la légion tout entière. Si l'on voit un blâme articulé avec trop de conviction dans ce qui va suivre, l'auteur seul de cet article est responsable de ses paroles. Quelles que soient les conséquences de sa franchise, il les assume sur lui seul.

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

UN ÉPISEME DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

Après être sorti de Moskow, le 18 octobre 1812, Napoléon, accompagné du maréchal Davoust qui commandait le premier corps, commença cette longue retraite si désastreuse pour la grande armée. A la suite d'une marche que rendaient plus difficile encore l'état marécageux des chemins et une pluie continuelle, l'empereur était arrivé le 23 à Borowsk avec son quartier-général et y avait passé la nuit. Le lendemain matin, il apprit que, devant lui, la division du prince Eugène avait trouvé innocente par les Russes la ville de Malo-Jaroslawetz, ainsi que les hauteurs et les bois qui la dominent. Songeant aussitôt à assurer par sa présence la libre possession de ce point, l'empereur se porta du côté où il suppose devoir être le général russe, et malgré une pluie battante il examina tranquillement le terrain qui, peut-être, va devenir un champ de bataille. Tout à coup le bruit lointain d'un combat, qui semble vif, arrive jusqu'à lui. Il s'inquiète, et, pressant son cheval, il court se placer sur un petit monticule d'où il espère tout voir; mais le rideau de bois qui l'entoure l'empêche de rien distinguer. Il écoute plus attentivement: le bruit augmente.

— Les Russes nous auraient-ils prévenus? demande-t-

M. le ministre a proclamé, dans son discours, qu'aux yeux des Orientaux nous ne sommes plus des étrangers. Nous avons très bien compris M. le ministre, et les Orientaux peuvent compter sur notre fraternité.

Nous sommes toutefois, dans notre conviction, toujours Français. C'est un nom qu'on est fier de porter partout. L'héritage de nos pères est assez grand et assez saint pour que nous l'acceptions sans restriction et sans bénéfice d'inventaire. Jemmapes, Valmy, Iéna, Lutzen, Austerlitz et Waterloo sont des titres auxquels nous ne voulons pas déroger.

Nous remercions M. le ministre de la guerre d'avoir rappelé ces souvenirs avec énergie, de nous avoir donné avec conviction des éloges mérités pour notre enthousiasme et notre désintéressement.

C'est pour cela surtout que nous nous étonnons avec douleur que 3,000 Français, spontanément armés pour la défense de la République Orientale, aient vainement attendu, pendant une heure et demie, sous une pluie battante, les parrains de leurs drapeaux.

Nous dirons, à ce propos, que nos généraux républicains, dans leurs guerres de géants, ne craignaient ni la boue, ni la poussière, ni la mitraille, et qu'ils se précipitaient, sans souci des misères de la vie, à l'immortalité.

Nous dirons que Napoléon n'a pas eu toujours pour témoin de ses batailles le splendide soleil d'Austerlitz, et que plus d'une fois il a su, tant empereur qu'il était, se couvrir en même temps et de boue et de gloire.

Nous dirons que Louis Philippe I^{er}, sous les balles d'une machine infernale, continua sa route hardiment, et que jamais la garde natio-

nale française n'a vu suspendre une reine pour quelques gouttes de pluie.

Nous dirons que nous tous, Volontaires français, nous affronterons les balles et les boulets d'Oribe; que nous saurons enlever à la bayonnette ses redoutes impuissantes; et qu'une pareille résolution méritait bien la peine qu'on s'exposât pour nous et par politesse aux menaces d'un ciel orageux.

Nous ignorons quelles sont, dans la République Orientale, les habitudes suivies pour les cérémonies officielles; nous savons seulement qu'en France, il est un principe adopté par des souverains qui président aux destinées de trente millions d'hommes, et ce principe, c'est celui-ci: *L'exactitude est la politesse des rois.*

Voilà ce que nous avons à dire. Nous nous plaçons à croire qu'on ne verra aucune malveillance dans nos paroles, et que des explications positives attribueront à ce contre-temps des causes sérieuses et réelles.

A. DELACOUR.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Volontaires Français, ce soleil de mai, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, a inspiré, en 1810, leur magnanime résolution aux libérateurs de l'Amérique; c'est le même qui, dans votre belle France, s'est réfléchi sur les visages de vos pères, lorsque, foulant d'un pied vainqueur les ruines de la Bastille, ils lancèrent, immortel défi, leurs chaînes brisées à la monarchie chancelante. Il a montré leur course à vos aigles, du Champ-de-Mars au Vatican,

sort funeste de son aide-de-camp, parcourait, dans l'espoir d'en avoir des nouvelles, le champ de bataille qui présentait le spectacle le plus horrible. Tout en s'informant de Kobilinski, il s'était arrêté un moment à l'endroit où, quelques heures auparavant, Delzons, jugeant la victoire assurée, l'annonçait à ses soldats, lorsqu'une balle russe l'atteignit au front. Son frère, général comme lui, le couvrant de son corps, avait voulu l'arracher de la mêlée; mais une seconde balle avait frappé celui-ci au cœur, et tous deux étaient morts en se tenant étroitement embrassés. Davoust, ému à ce récit, donnait des éloges à l'héroïsme des deux frères, lorsqu'un homme couvert de sang, se soulevant avec effort du milieu d'un monceau de cadavres, fit entendre ces mots prononcés d'une voix dolente:

— Hélas! mes amis, me laisserez-vous mourir sans secours?

Cette voix est celle de Kobilinski: Davoust l'a reconnu. Il saute à bas de son cheval, se précipite sur le corps de son aide-de-camp, le soulève dans ses bras, lui parle, cherche à le ranimer et envoie chercher des chirurgiens. Ceux-ci arrivent et examinent la blessure. Le Polonais a eu la cuisse emportée un peu au-dessous de la hanche, son état est désespéré. Un des praticiens a échangé avec le maréchal un de ces coups d'œil qui ne laissent aucun espoir.

— N'importe, dit Davoust à voix basse, il faut tâcher de le sauver; messieurs, faites votre devoir.

L'effet du boulet avait occasionné un tel désordre dans les chairs, qu'une nouvelle amputation fut jugée

il à Davoust qui ne l'a pas quitté; n'aurions-nous pas mis assez de rapidité dans notre marche! Je ne voulais que dépasser le flanc gauche de Kutusof.

— Site, répond le prince d'Eckmühl, peut-être y a-t-il eu de la part des troupes, dans la manœuvre prescrite par Votre Majesté, un peu de cet engourdissement qui suit toujours un long repos après de grandes fatigues.

— Croyez-vous, monsieur le maréchal? Cependant nous avons déjà fait plus de quinze lieues.

— Il est vrai, sire, mais Moskow n'est séparé de Malo-Jaroslawetz que de cent dix verstes tout au plus; quatre journées suffiraient pour franchir cet espace, ou en a mis six; Kutusof nous aura devancés.

— Est-ce donc une bataille? s'écrie de nouveau Napoléon; car le bruit de la mousqueterie parvient à son oreille plus distinct et plus rapproché. Allons, Davoust, allez et pressez vos troupes, ajouta-t-il d'un ton d'humour; car il s'agit maintenant, non plus de conquérir, mais seulement de conserver.

Malgré l'empressement que mit le maréchal à exécuter les ordres de Napoléon, il n'arriva sur le champ de bataille que lorsque le succès de la journée était assuré. Davoust dépêcha aussitôt un de ses aides-de-camp, le colonel Kobilinski, au prince Eugène; mais en traversant la ligne de bataille, cet officier supérieur fut atteint par un boulet en plein fouet qui lui emporta la cuisse et le laissa pour mort sur le terrain.

Le soir de ce brillant combat, "dont le succès appartient tout entier au 4^e corps," selon l'expression du Bulletin, le prince d'Eckmühl, qui ignorait encore le

de Paris aux Pyramides, du Rhin à Moscou. Nous l'avons pris, nous, pour emblème de notre bannière, et nous l'avons porté aussi des immenses Pampas au Chimborazo, de ces mêmes murs à Lima, cité des rois, et renversant de son piedestal l'étendard du conquérant Pizarre, teint du sang des Incas, nous y avons planté le nôtre, celui de l'Amérique, avec ses couleurs d'azur.

Volontaires Français, d'atroces égorgeurs, des esclaves du tyran, oppresseur infâme de l'héroïque peuple argentin, ravageant les campagnes, pillant les cités, assassinant le brave et le juste, sont arrivés jusque sous nos yeux, et, vous comme nous, ils nous menacent tous du pillage, de la mort, du déshonneur. Vous vous êtes levés, et, sous cet étendard, symbole de la gloire française, vous avez juré par votre renommée, que les esclaves de Rosas pourraient fouler vos cadavres, mais non cracher sur vos fronts vaincus.

Bien Français, ce serment présage la victoire; il aura de l'écho sur les rives de la Seine, où vos noms seront répétés avec admiration, pendant que, sur les bords de la Plata, vous saluez de ferventes bénédictions les peuples qui vous ont donné une hospitalité fraternelle.

Confondons nos bannières, mêlons nos armes, et marchons, avec une même pensée, sous l'influence de notre de Mai, qui est aussi celui de Votre Jureur, ce flambeau sacré, qui, à toutes les époques, et dans tous les climats, a inspiré les hommes libres.

Volontaires Français, le gouvernement est content de vous. Il vous voit habiles, vaillants, disciplinés. Il reconnaît en vous une des grandes colonies de notre civilisation; il fait que, le jour du combat, votre drapeau flottera, au souffle de la gloire, au milieu de la fumée des canons ennemis.

L'hommage le plus digne de la liberté est de vaincre les tyrans. Préparons nous à la victoire ou à la mort. Si vous tombez dans le combat, notre sang coulera fraternellement à côté du vôtre; si vous êtes vainqueurs, les mêmes mains qui nous tresseront de glorieux lauriers, en couronneront aussi vos têtes. Une série de triomphes récents nous annonce la victoire; marchon-y. Lorsque vous serez sur ce

nécessaire. Un chirurgien-major la pratiqua aussitôt en présence même du prince d'Eckmühl, qui tenait une des mains de Kobilinski. Le brave Polonais supporta cette opération avec un courage stoïque. Le premier appareil posé, Davoust adressa encore des paroles d'espérance et de consolation à son aide-de-camp, l'embrassa avec une tendre effusion, et, après l'avoir recommandé aux soins de ceux qui l'entouraient, il remonta à cheval pour aller rejoindre l'empereur qui l'attendait avec impatience. Pendant le combat et tout le reste du jour, Napoléon était resté en observation, à droite de la grande route de Moskow à Malo-Jaroslawtz, sur le bord du ruisseau de Ghorodina, dans la chaumière d'un pauvre tisserand. C'était dans une chambre infecte, partagée en deux pièces au moyen d'un rideau de grosse toile, que le sort de la grande armée et le succès de la retraite se décidaient.

Déjà les deux premières divisions du 1er corps exécutaient le mouvement ordonné par l'empereur, lorsqu'un officier d'état-major que Davoust avait envoyé s'informer de l'état de Kobilinski, vint lui annoncer que, contre toutes les prévisions, cet officier vivait encore. Le maréchal en eut une grande joie; mais les ambulances étaient restées en arrière; qu'allait donc devenir le pauvre blessé? Une soudaine résolution vint éclairer l'esprit du maréchal. Se portant aussitôt vers le front d'un régiment de ligne qui défalait, il s'adresse à une compagnie de grenadiers qui s'arrête à sa voix:

— Grenadiers! leur dit-il, mon aide-de-camp, le colonel Kobilinski, a eu hier la cuisse emportée par un boulet en vous donnant l'exemple de l'obéissance et du courage; c'est un Polonais! Le laisserez-vous au pouvoir des Russes?—Non! non! vivent les Polonais! s'écrièrent en masse les soldats. — Vive l'empereur! cria-

Cerrito que foule aujourd'hui l'ennemi, pensez à l'immortalité, parce que le monde vous saluera comme les champions illustres de l'humanité et de la civilisation.

MELCHOR PACHECO Y OBES.

Nous n'avons pas besoin d'avertir nos lecteurs que nous n'insérons la pièce suivante qu'à titre de boutade. La rédaction politique du *Patriote* ne peut pas accepter certains griefs articulés gaiement contre M. Pichon. Nous sommes persuadé, du reste, que M. de Saint-Chartier a pris pour maxime: "Ce qui ne peut pas être dit, on le chante."

LE CHANT DU DEPART.

Sur l'air, bon voyage, M. Dumolot.

Bon voyage
Monsieur de Pichon
A Paris donc débarquez sans naufrage;
Bon voyage
Monsieur de Pichon,
Et qu'on n'entende ici plus votre nom.

Oui, vers Paris, volez à tire d'aile!
Qu'un vent propice au loin vous pousse; allez,
Tel qu'un pigeon porteur d'une nouvelle,
Ayant rubans à son col étalés.

Bon voyage &c.

Le ministère en France vous désire:
Allez trôner au milieu des Judas.
Vous méritez, bien d'eux; vous fûtes surs
De l'assassin du peuple; de Rosas!

Bon voyage &c.

Plat courtisan, vos paroles fardées
Ont endormi nos intérêts déçus,
Et vous avez trahi nos destinées
Pour les sacs d'or que vous avez reçus.

Bon voyage &c.

Oui, d'un Rosas esclave mercenaire
Avec son or, détruisant l'union,
Entre Français, vous sentiez la guerre,
Pour imiter Warren à Quiberon.

Bon voyage &c.

O club infâme; ô figures serviles,
Vos noms encor vont devenir obscurs,

rent ceux qui avaient mal compris ou qui n'avaient point entendu les paroles du maréchal.—Voyons donc! reprit Davoust en prononçant ses regards sur cette compagnie qui avait conservé toute la sévérité de la tenue; y a-t-il parmi vous quelques hommes de bonne volonté?

A cette invitation, un grenadier sort précipitamment de son rang:—Voilà! dit-il en se redressant.

Il est immédiatement suivi d'une douzaine d'autres: toute la compagnie fait de même, alors le maréchal s'adressant au grenadier qui le premier a donné l'élan:—Ton nom? lui demanda-t-il.—Joseph Trigaud.—Bien! Trigaud, c'est à toi que je confie mon aide-de-camp. C'est un dépôt sacré, entends-tu! Toi et tes camarades vous me répondrez de lui. Et vous autres, soyez-lui en garde comme à votre drapeau!—Oui! oui! Vive l'empereur!... Nous en répondons! s'écrièrent tour à tour les grenadiers.

Un brancard est dressé à l'instant, et le Polonais est porté au centre de la compagnie, qui suit lentement le mouvement rétrograde de l'armée.

Cependant cette retraite, commencée d'abord en bon ordre, allait, par suite de l'intensité du froid, présenter un aspect effrayant de désorganisation, d'égoïsme et de misère. La compagnie de grenadiers cheminait lentement, et pour ainsi dire isolée, au milieu de plaines immenses couvertes des débris de l'armée.

Tantôt formée en cercle autour du brancard de Kobilinski, elle repoussait avec la bayonnette les charges échelonnées et régulières des dragons de Miloradowitch, ou bien, à l'aide d'un feu roulant, les hourras inattendus de l'hetman Platow. Tantôt, reprenant l'offensive, mais toujours calme, silencieuse et inébranlable, elle se faisait jour, après une brusque attaque, à travers

Le Président de vos vœux imbéciles,
Va pour jamais s'exiler de nos murs.

Bon voyage &c.

Qu'Oribe pleure, et que Rosas en larmes
Pousse long-temps des soupirs superflus!
Monsieur Pichon sensible à leurs alarmes
Les pleure aussi, mais ne reviendra plus.

Bon voyage

Monsieur de Pichon

A Paris donc, débarquez, sans naufrage

Bon voyage

Monsieur de Pichon,

Et qu'on n'entende ici plus votre nom.

De St. Chartier.

Nous recevons à l'instant une lettre de M. G... que l'heure avancée ne nous permet pas d'insérer dans nos colonnes. Nous la publierons demain, avec notre réponse.

NOUVELLES DU SOIR.

Hier et avant-hier deux hommes du camp d'Oribe ont passé. L'un est du bataillon Roncon, l'autre du bataillon Violon.

On affirmait, dans la journée, qu'au camp des assiégés il y avait eu un soulèvement des Basques espagnols. Nous attendions des renseignements positifs avant de reparler d'une nouvelle aussi grave.

L'ennemi n'a presque plus de bestiaux, la gêne se fait sentir chez lui. Il est maintenant assiégé à son tour: qui vivra, verra.



Au moment où notre article éditorial est mis sous presse, nous apprenons qu'un malentendu est la seule cause qui a retardé la bénédiction de notre drapeau. Nous sommes heureux qu'il en soit ainsi, et nous nous empressons de retirer toutes les expressions contenues dans cet article, expressions qui perdent leur caractère puisque le motif qui les avait dictées n'existe pas.

les masses ennemies. Toutefois, le 30 novembre, à Viasma, cette compagnie était réduite de moitié... Après trois semaines de luttes continuelles, le peu d'hommes qui restaient encore de cette héroïque compagnie repoussaient, comme un outrage, la prière du Polonais qui, se voyant l'objet de tant de sacrifices et de souffrances, suppliait ceux qui veillaient à sa conservation, non de l'abandonner, mais de l'achever.—Il faut, disait-il à Trigaud dans ses accès de découragement, que tu sois bien lâche pour ne pas oser me brûler la cervelle!—Mon colonel, répondait celui-ci avec sa stoïque tranquillité, vous avez beau me chercher des raisons injustes, je m'en moque. Mort ou vif, il faut que nous vous rapportions à Smolensk: c'est la consigne du maréchal, qui ne badine pas avec le service.—Que ne m'avez-vous enseveli dans la neige hier, quand ces Cosaques vous ont attaqués! aujourd'hui je ne souffrirais plus.—Ils vous avaient écorché vif, répondait Trigaud, qui pendant le hourra de la veille avait fait un rempart de son corps au blessé, et avant que ces satanés mangeurs de chandelles jouissent de votre peau, il leur faudra avoir pris la mienne: c'est convenu; mais pour cela je leur conseille de choisir une autre paire de mitaines que celle de leur grande tenue d'hiver. Oh! les vilains sauvages.—Vous n'avez pas de cœur! répétait le Polonais qui, dans son transport fiévreux, s'agitait sur son brancard.—Fixe et du calme, mon colonel; vous savez que les carabins du maréchal disent que c'est de première nécessité à ceux qui se trouvent indisposés comme vous. Voilà pourquoi vous avez tort de nous dire des choses désagréables; quant à moi, ça m'est égal, je ne vous réponds pas: c'est comme si vous chantiez la *Mère Camus*; mais vous en prenez à mes camarades, vraiment,

FRANCE.

LE DESASTRE DE LA GUADELOUPE.

(Suite et fin.)

Au milieu de tous ces édifices lézardés et menaçant ruine, il en était resté un intact, c'était l'église Saint-François. Dieu avait conservé son temple, sans doute afin de montrer à ce peuple si miraculeusement sauvé qu'il ne s'était pas encore retiré de lui. Aussi les vœux furent-ils nombreux, les prières vives et ferventes. La journée s'écoula morne et silencieuse; on s'interrogeait avec anxiété; oubliant son propre mal, on ne songeait qu'à ses amis, à ses parents, à ceux dont on avait pressé la main quelques heures avant et qu'on était peut-être condamné à ne jamais revoir. La foule se pressait sur le Cours, inquiète, agitée, avide de nouvelles; de minute en minute arrivaient de différents points des habitans. *Eh bien!*... c'était le mot de tous, et chacun des nouveaux venus avait quelque nouveau sinistre à raconter; chacun apportait à la douleur générale sa part de douleur; l'un parlait du Petit-Bourg, un de Sainte-Rose, un du Lamentin, un de la Capes terre et des Trois-Rivières; c'était partout des églises, des usines, des habitations morcelées ou détruites. Vaste récit de deuil et de désolation!... Mais de la Pointe-à-Pitre, de cette ville si belle, si riche, si coquettement bâtie, et qu'on surnommait la perle des Antilles, de notre Venise, à nous, que disait-on? Rien. Son nom, sans cesse répété, tombait sourdement dans le chaos de vinistres rumeurs. Le fleau l'avait-il épargné? Les uns, attribuant le malheur au voisinage du volcan, pensaient que la secousse ne s'était pas étendue jusqu'à elle; les autres parlaient de ses vastes maisons de pierres construites, pour la plupart sur des terrains rapportés, et, par conséquent, peu solides. L'espérance allait cependant triompher de la crainte, lors que soudain un mot terrible vint frapper la foule épouvantée: "La Pointe-à-Pitre n'existe plus!"

Je reculai de me rendre immédiatement sur le théâtre du désastre, et je partis le lendemain, 9 février à 6 heures du soir, à bord de la goélette de l'état la *Baucis*. Le commandant, M. de Ménars, se trouvant la veille à la hauteur de Pile la Radone, avait éprouvé en mer, par quarante cinq brasses d'eau, un choc si violent qu'il avait cru donner sur des écueils. Rien de semblable heureusement ne vint troubler notre marche; à mesure que nous avançons une mer rougeâtre s'élevait à l'horizon et colorait le ciel dont elle faisait palir les étoiles; on eut dit qu'un gouffre de feu s'ouvrait au milieu des flots; hélas! c'était la Pointe-à-Pitre achevant de s'abîmer dans un tourbillon de flammes et de fumées!... 5 ou 6,000 maisons enflammées nous servaient de phare!... Le jour parut; nous entrions dans la rade; nous vîmes avancer à contre-bord un trois-mâts qui glissait lentement sur les flots, et

nous reconnûmes l'Amélie de Bordeaux; il avait été disposé en ambulance et fûté pour le transport des blessés à la Basse-Terre. Tout était morne et silencieux! on eût dit un large cercueil flottant sur l'abîme!... Nous nous saluâmes religieusement en nous croisant, et bientôt après nous avions jeté l'ancre devant ce qui fut la Pointe-à-Pitre. Le canot nous mit à terre sans que personne vint à nous; nous ne rencontrâmes, que des visages livides, aux regards ternes et inquiets. Nous interrogions, et c'était à peine si l'on nous répondait; tous ces malheureux mérités et déchirés ne savaient eux-mêmes comment expliquer leur existence. Il y avait pour eux du prodige dans l'air qu'ils respiraient, dans le soleil qui les éclairait, dans les voix qui resonnaient à leur oreille. On les aurait puis, à leur stupeur, pour des hommes du passé, pour des spectres chassés de la vallée de Josaphat par l'ange du dernier jugement. Nous apprîmes cependant que c'était, comme nous, le 8 à 10 heures 27 minutes, qu'ils avaient été atteints par le fleau. Un sourd roulement; puis un horrible craquement; puis les maisons qui croulent; puis la terre qui se fend de toutes parts et ouvre passage à l'eau qui s'élance à longs jets à travers les airs; puis enfin, au milieu d'un nuage de plâtre, au milieu d'un tourbillon de poutres et de pierres, ce cri, ce terrible cri: le feu! et, en effet, déjà les flammes brillaient de toutes parts. Qui l'avait allumé? la malveillance? non; car, quelque vive, quelque assurée que soit la main du crime, son œuvre n'est jamais promptement achevée. Un accident? quelques planches tombant sur des foyers isolés? non; car l'embrasement fut subit et général. Mais qui? qui donc alors? celui qui jette la foudre dans l'espace; celui qui alimente les feux des volcans et leur ouvre passage à son gré. Le génie de Franklin arracha l'électricité du ciel; arrachez-la de la terre et vous n'aurez plus d'incendie semblable.

Oh! qui peindra ce tableau!... Pas un toit, pas un mur de bout!... Contemplez ces rues dévastées, ces édifices à terre!... La bombe et le boulet eussent longtemps sillonné la cité avant de la broyer de la sorte. Est-il forcée humaine qui puisse s'abattre sur une ville, l'entendre, la briser d'un seul coup et la jeter palpitante au milieu d'une vaste furnace! L'ange d'Herculanum, de Pompéi, de Liabonne, de Port-Royal et de Port-au-Prince, a passé par là, croyez-moi. Eh! tenez, il nous est facile de suivre sa trace. Voyez vous ces femmes, ces enfants, ces vieillards, errans au hasard avec des larmes et des sanglots, ou se jetant convulsivement sur les débris? Qui veulent-ils? Que cherchent-ils? leurs parents, leurs amis engloutis. Soulevons, creusons avec eux ces monceaux de pierres. Combien sont-elles la dessous, les victimes? comment les appelle-t-on?

Combien elles sont? Trois ou quatre mille. Comment on les appelle! Des morts! Elles n'ont plus aujourd'hui d'autres noms, et nul ne saurait reconnaître ce qu'il a aimé ou respecté hier!... Ville des

cercueils et des suaires; ce cercueils et suaires manquent! Les tombereaux roulent, les brancards s'approchent, on y jette pelle mêle riches et pauvres; à tous le même trepas, à tous les mêmes funérailles. Terrible égalité! Puis ce soir, dans l'ombre, le bruit de la rame battra sourdement les flots de la rade, et des gabares iront lourdement chargées, déposer leur cargaison de débris humains du côté de la terre de Jarry. Mais qu'on se hâte, car voici la fièvre et la peste; la mort sera bientôt dans l'air, et qui pourra l'arrêter dans son vol?... Les tombes sont rares et les ensevelisseurs plus rares encore. La mer n'est-elle pas là? La mer vaste et béante! Portez-lui sa proie au-delà de la passer; aux trépassés une lourde pierre qui les entraîne au fond de l'abysses et un De profundis qui les y fixe, de peur que, privés de la sépulture chrétienne, leurs restes livides et sanglans ne remontent à la surface des eaux pour battre la carène de nos vaisseaux ou alourdir les filets de nos pêcheurs. Mais laissons en paix les morts; ils sont devant Dieu. Revenons au plus malheureux, parlons des survivans.

Suivez-moi sur la place de la Victoire, ainsi nommée jadis dans un jour de triomphe... Le bruit de notre canon vainqueur ne s'y fait plus entendre, l'air ne retentit plus de glorieuses fanfares, et le peuple du haut de ses maisons, ne contemple plus l'Anglais s'avançant loin du rivage. La place de la Victoire n'est aujourd'hui qu'un immense hôpital. Ecoutez ces sourds gémissemens auxquels viennent se mêler des cris aigus. Ces cris, ces gémissemens sont ceux des malheureux blessés, couchés à terre sur des matelas, abrités sous des tentes construites à la hâte; ils tournent alternativement les yeux vers les médecins et les prêtres qui les envoient, demandant aux uns la guérison du corps, aux autres le salut de l'âme; double ministère, dont l'un fait vivre et dont l'autre apprend à mourir!... Sublime accord de la science et de la religion, se tenant par la main, et venant s'asseoir au chevet du lit du chrétien! A la tête des hommes de Part, que je regrette de ne pouvoir pas tous nommer, se faisait remarquer M. le docteur Grange, dont l'infatigable activité semblait s'être communiquée à tous ses confrères. A la tête des ecclésiastiques, le respectable abbé Peyrol, curé de la paroisse du Mont-Carmel. L'abbé Peyrol, dont la résidence est à la Basse-Terre, n'avait pas hésité à s'embarquer dès la première nouvelle du sinistre; je l'ai vu partout où il y avait une larme à taire, une douleur à consoler.

Ici se rencontrent quelques reproches assez vifs adressés à certains fonctionnaires. Comme ceux-ci ne seraient point en mesure de répondre au moment où ces reproches se aient publiés en France, nous croyons devoir les supprimer. C'est particulièrement sur les lieux qu'on pourra équitablement apprécier la conduite et les excuses de tous ceux qui, dans ces tristes circonstances, avaient des devoirs publics à remplir.

dans leur position, c'est peu délicat de votre part!

Celui qui parlait ainsi faillit, le 9 septembre suivant, être englouti au passage du Vop, en protégeant le précieux dépôt qui lui était confié. Les eaux de ce torrent s'étaient métamorphosées, dans l'espace de vingt-quatre heures, en glaçons massifs et tranchants, et beaucoup de grenadiers périrent dans cette circonstance. A quelques jours de là, Trigaud se réveillait, lui, cinquième de sa compagnie, de l'engourdissement qui avait causé la mort de ses camarades, pendant une de ces fatales nuits de désastre et de deuil qui ont laissé dans nos annales militaires tant d'horribles souvenirs. Vers le soir, on avait découvert, à l'horizon brumeux, dans la direction de la route de Wolodimérowa, jalonnée de distance en distance par des cadavres dépouillés, un rideau de maisons: c'était Smolensk, cette terre promise, cette nouvelle Capoue avec ces délices tant désirées: du feu, un abri, de la paille et l'espoir d'un peu de pain. Un cri de joie avait ranimé le courage des cinq braves qui soutenaient encore le brancard sur lequel gisait le colonel Kobilinski. Trois cependant tombent morts en vue du faubourg de la ville; un quatrième fait quelques pas encore, puis un seul grenadier, Trigaud, dispute aux éléments déchainés le corps inanimé du Polonais. Ne pouvant seul le porter, il le traîne; il rampe avec lui... Un horrible silence suivit jusqu'au moment où, apercevant au loin quelques hommes isolés, qu'on appelait encore pompeusement la 2e division du 1er corps, il cria au secours, il supplia... Ses prières furent écoutées; on lui vint en aide. Enfin, un dernier cri de victoire est poussé par le grenadier, car il est dans Smolensk, après vingt-deux jours de combats, de fatigue et de misère. Il est entré seul de sa compagnie, il est vrai; mais n'im-

porte, il a rempli religieusement la promesse qu'il a faite au prince d'Eckmühl.

Le lendemain Trigaud, apprenant que l'empereur est à Smolensk depuis le 10 octobre, s'informe du miracle, qui a dû y arriver peu de temps après (on était au 15). Il parcourt cette ville devenue un vaste hôpital protégé par le bivouac, plus vaste encore, qui l'entoure. Des cadavres, des squelettes de chevaux disséqués jusqu'aux os, sont étendus çà et là dans les rues; les portes et les fenêtres des maisons ont servi à alimenter les feux dont on foule aux pieds les charbons mal éteints. C'est dans une de ces maisons du faubourg que le prince d'Eckmühl a établi son quartier-général. Le grenadier retourne sur ses pas, et aidé de quelques soldats de son régiment qu'il rencontre sur son chemin, il transporte le Polonais moribond jusqu'au logement de Davoust, et le dépose à la porte sur un peu de paille; puis il entre dans la maison, et s'adressant à un officier enveloppé d'un lambeau de manteau de cuirassier, et accroupi dans une première chambre, il demande à parler au maréchal.

—Vous m'avez appelé? lui répond celui-ci sans changer de posture; que lui voulez-vous?—Je viens lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé à Malo-Jaroslawitz et lui remettre le dépôt qu'il m'a confié.—Le prince tient un conseil en ce moment, vous ne pouvez lui parler ni même rester ici.—C'est juste, fit Trigaud; mais alors, mon commandant, ajouta-t-il avec une sorte de tristesse, voulez-vous lui faire connaître que les grenadiers de ligne, dont auxquels il avait déposé son aide-de-camp, le colonel Kobilinski, né natif de Pologne, ont rempli leur mission et que la compagnie est venue pour réclamer l'avantage de passer son inspection.

Au nom de Kobilinski, Davoust, qui avait entendu le colloque, s'avançant vers le grenadier qu'il a peine à reconnaître dans son nouvel accoutrement, lui demande avec vivacité:

—Où est mon aide-de-camp?—Ici à côté, mon maréchal.—Et la compagnie?—Présente, mon maréchal!—Je te demande où est la compagnie de grenadiers, répète le prince d'un ton d'impatience.—J'ai répondu: Voilà!—Mais tes camarades? te dis-je.—Ah! c'est différent, mon maréchal, repliche celui-ci avec un sang-froid imperturbable. C'est-à-dire que vous me dites: Dis-moi où tu as laissé tes camarades, n'est-ce pas?

Davoust fit un signe de tête affirmatif.
—Eh bien! là-bas! au fin fond du Vop, et ici près, sous la neige. Tous!—Comment! tous?—Tous, et un grand complet, repliche le soldat d'une voix sourde et en roulant autour de lui des yeux hagards.

Le prince d'Eckmühl ne put réprimer un mouvement de terreur et de pitié, il avait saisi la main de Trigaud qu'il serait convulsivement, et répétait d'un ton plaintif.

—Tous! dis-tu?... Oui, toute la compagnie de grenadiers... excepte moi cependant qui en suis le résidu.

Sans ajouter une parole, Davoust s'éleva hors de la maison, tandis que Trigaud designait de la main la place où il avait déposé l'aide-de-camp qui vivait encore quoique agonisant et roidi par le froid, en répétant avec orgueil:

—Il est là, le Polonais!... C'est moi qui l'ai apporté!

E. Marco de Saint-Hilaire

L'auteur de la lettre, comme s'il craignait lui-même d'être induit en erreur par trop de précipitation, poursuit en ces termes :

Mais l'heure de peser certaines actions n'est point encore arrivée!... Détournons donc nos regards de quelques actes d'impéritie et d'égoïsme pour les reporter sur de beaux dévouemens. Parlons du zèle et de la sollicitude des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de ces pauvres filles dont la douleur publique est le patrimoine ; parlons de l'énergie de la garnison et des braves officiers qui la commandent ; parlons du noble élan de M. l'abbé Angelin, ancien curé de la Basse-Terre, déjà si connu par son inépuisable charité, et qui, oubliant les persécutions dont il a été l'objet sous l'administration précédente, a fait spontanément à M. le gouverneur, pour y loger les blessés et les personnes sans asile, l'offre de son bel et vaste établissement de Thillac, autrefois le collège Saint-François. Que n'aurais-je à vous dire de l'admirable conduite des maires de la Pointe-à-Pitre et de la Basse-Terre, ainsi que du patriotisme avec lequel la population entière de cette dernière ville s'est empressée d'envoyer des secours de tous genres à leurs frères de la Pointe-à-Pitre. Ce sont là, mon ami, des exemples qui ont déjà porté leurs fruits. L'émulation semble avoir gagné la colonie entière et les îles environnantes. La Martinique nous est venue en aide, et grâce à la franchise des ports, exceptionnellement décriée par le gouverneur, nous pourrions attendre plus patiemment les secours que nos frères de France ne sauraient nous refuser. Hélas ! combien ce temps nous paraît long !

Telle est mon ami, l'exacte et navrante relation de la grande catastrophe à laquelle je viens d'assister. Envoyez-moi de là-bas un peu d'amitié et de courage, j'en ai bon besoin.

A vous de cœur,

J. MILLIAN.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 25 et 26 mai

Bordeaux, en 60 jours, barque saanpaise *Printems*, à Le Breton, avec vin.

New Castle, brick danois *Colombe*, à Zimmermann, avec charbon de pierre.

Maldonado, barque am. *Elisabeth*, avec bétail.

Sie Catherine, en 12 jours, sумаque sarde *El sa*, à ordre, avec bois à brûler, riz et maïs, suit pour Buenos-Ayres.

Barcelone et Malaga, barque espagnole *Joven Mariano*, suit pour Buenos-Ayre.

AVIS DE POLICE.

Par ordre de M. le chef politique et de police, on prévient le public qu'à dater de ce jour, 22 mai, les amendes qui seront imposées, pour contravention aux édits de police en vigue, ne devront être payées que d'après un reçu imprimé qui énoncera la valeur, et sera signé par le soussigné, et le commissaire respectif, et scellé du sceau du département.

Montevideo, 22 mai 1843.

MENDEZ.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes

dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles, et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,
THIEBAUT.

AVIS DIVERS.

Nous avons déjà eu l'honneur de prévenir le public de l'infidèle conduite du nommé Etienne Lacassie, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées), employé de notre maison, que nous avons mis à la disposition de la police pour cause de vol; et où il attendait instruction de son procès, nous avons même annoncé que, n'ayant pu obtenir de lui aucun détail de ses fautes, les personnes qui auraient eu quelques relations d'affaires avec lui en dehors de notre maison, étaient priées de nous en donner connaissance, étant à la recherche de plusieurs objets importants qui ont été volés par lui et qu'il aurait pu vendre.

Ce jeune homme s'est échappé des mains de la justice qui est à sa recherche, c'est pourquoi, et avec son autorisation, nous réitérons aux personnes qui pourraient le connaître, notre invitation de nous donner avis des relations qu'ils auraient pu avoir avec lui et à le faire arrêter en quel lieu où il se trouve.

Une récompense sera remise à la personne qui pourra indiquer la retraite de cet individu.

Montevideo, le 25 mai 1833.
P. S. Les personnes qui auraient quelques éclaircissements à donner sur ledit Etienne Lacassie pourront s'adresser à la Tienda de la Ville de Paris, rue San-Francisco.

Pohier et Letourneau.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Le capitaine de la 3^e compagnie du 4^e bataillon fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie, et qui n'ont pas reçu leurs habillemens, de vouloir bien passer chez M. Brucl, rue du Porton (près la Buena Vista), où il leur en sera délivré.

Le commandant de la compagnie,
LATOUR.

On demande une servante basque Française pour la cuisine, et le soin de ménage. L'on est susceptible à une bonne conduite et à la confiance. S'adresser rue St. Louis, n. 70.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour diminuer les fatigues auxquelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue San Gabriel, n. 127 et 129

AVIS.

On desire trouver un français qui voudrait se charger de perfectionner deux enfants un de 13 ans et l'autre de 10 dans l'écriture et l'arithmétique. S'adresser rue Saint Louis n. 57 ou rue Saint Jean n. 46, celui qui le desire n'a qu'à se présenter pour y faire les conditions.

AMA DE LECHE.

Una Italiana desea un niño para criar, la persona que la necesite para dicha ocupacion ocurra al Cuartel de los Italianos, calle de la Buena-Vista, ó en casa del Sr. Doneta en donde darán razon.

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rue San-Gabriel, numéro-25, on achete or vieux, argent et cuivre.

HOPITAL FRANÇAIS.

On souscrit pour l'hôpital français chez M. Viglezzi, rue San-Gabriel, numéros 127 et 129

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs; extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domenech ou chez Varela, place de la Matriz.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, poil blanc et noir, répondant au nom de Moustache — La personne qui l'aurait trouvé est invitée à le ramener au bureau du *Patriote*. Elle recevra une récompense honnête.

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n^o 16.

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Démet, situé rue de la Fédération (Plaza), à 2 1/2 cuadras de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 8 mai un porte-cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau du journal: il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

Bataillon des Volontaires Français.
Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du *Pavillon Français*,

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNAUD.